

“ Oh ! mauvais coeurs ! ” s'écrie-t-il, indigné.

Il venait d'apercevoir du riz qui cuisait.

“ Comment, continue-t-il, pouvez-vous donc manquer d'humanité à ce point ? Le grand Tien ne vous a donc rien mis de bon dans l'âme ? Un homme exténué entre chez vous ; il vous demande ce qu'on ne refuserait pas à un condamné, le don d'un peu de riz ; vous en avez, là qui est prêt à être mangé... et vous le lui refusez, en lui disant que vous n'en avez point !... Oh ! à un tel mensonge, je ne comprends pas que tout le sang de votre coeur ne soit pas monté à votre visage... La honte devrait vous faire rougir à en perdre la vue !... Oh ! je suis entré dans une maison maudite !... ”

Et il se disposait à sortir.

“ Hélas ! lui dit avec effort le maître de la maison en le retenant par le bras, je n'ai cependant jamais refusé l'hospitalité à personne ; mais le modique présent de riz que vous me demandez serait pour moi, croyez-le bien, l'acte dont j'aurais le plus à me repentir. ”

Le surveillant passa de la colère à l'étonnement :

“ Je ne comprends pas votre conduite, dit-il à son singulier hôte.

— Croyez, répond celui-ci, qu'elle n'est pas dictée par l'avarice.

— Bien ! mais par quoi ? Vous m'avez l'air bon, et vous me refusez la chose la plus ordinaire !

— Ah ! jetez les yeux dans notre pauvre demeure, et quoi que vous y découvriez qui vous soit agréable, je vous en prie, prenez-le.

— Ce mélange de sentiments n'est pas naturel. Tout cela cache quelque chose.

— Que je veux vous avouer, s'écrie enfin la femme, qui s'était contenue jusque-là, mais qui éclate en sanglots.

— Non, interrompt le mari, entraîné par son attendrissement ; non, laisse-moi dire. ”

Et, en effet, il prend la parole :

“ Nous n'avons jamais été riches, dit-il ; mais depuis quelque temps, le sort s'est tellement acharné contre nous qu'il nous a réduits au désespoir. Nous avons passé de la gêne à l'extrême pauvreté, et de l'extrême pauvreté au dénuement. Ce matin, nous n'avions plus que trois *fans* ; c'était notre dernière ressource... Voici comment nous l'avons dépensée : nous avons acheté pour deux fans de riz et pour un de poison. Nous avons mélangé les deux choses en un mets que nous allons manger tout à l'heure, pour mettre fin à notre dure existence... ”

Le surveillant n'en écoute pas davantage.

Il court aussitôt au riz qu'il retire du fourneau, le répand dans un trou qu'il aperçoit devant la porte et l'enterre.

Il rentre, embrasse ces deux braves gens et leur dit :

“ Je comprends votre embarras maintenant, et surtout votre refus. Je n'ai pas besoin de vous apprendre quel sentiment il éveille en moi. Votre

coeur est aussi bon que je le croyais mauvais... Le grand Tien ne vous laissera pas dans le besoin. ”

Là, il fait signe au mari de le suivre.

II

Le mari suit le surveillant.

“ Je suis touché, lui dit ce dernier, et je regrette profondément de n'être point fortuné, afin de pouvoir tout à fait adoucir votre position. Mais pourtant je puis, sans faire tort à ma famille, vous donner cinquante livres de grain. Vous en aurez pour plusieurs jours, et vous pourrez, pendant ce temps-là, vous mettre à chercher quelque ressource pour l'avenir. ”

Un éclair de joie traverse la figure du pauvre homme, qui ne sait quelle expression trouver pour exprimer sa reconnaissance.

“ C'est vous, dit-il enfin, vous que le grand Tien doit protéger, vous qui venez en aide non seulement au nécessiteux, mais qui vous a refusé un peu de nourriture.

— Tu as bien fait de me la refuser. Ton refus est une bonne action. Maintenant je vais me reposer encore un instant, pendant que vous allez vous préparer à m'accompagner chez moi. ”

Et ils rentrèrent dans l'habitation, nue encore, mais d'où, cependant, le désespoir était sur le point d'être chassé.

Un voisin, sans être vu, avait entendu la conversation.

Il connaissait la bonté du pauvre couple, sans soupçonner le degré de sa misère. D'une autre part la loyauté du surveillant lui était également connue.

Il n'a pas plus tôt vu entrer les deux nouveaux amis qu'il en fait autant chez lui, ressort en toute hâte et vole à la maison du surveillant, située tout près de la ville.

Pour y pénétrer, le premier prétexte est bon ; il prétend venir y chercher une chose qu'il a oubliée.

On le laisse aveuglément remuer tout ce qu'il veut.

Il furette un peu partout et finit par découvrir dans un coin deux sacs de grain, l'un pesant environ vingt-cinq livres et l'autre cinquante.

“ C'est celui qu'il va donner, se dit le voisin ; voilà mon affaire. Brave homme, qui, de deux provisions qu'il a chez lui, donne la plus grosse !... ”

Et, tout en disant cela, il délie les cordons de ce même sac, puis, sans être aperçu, y glisse cinquante onces de bel et bon argent.

Il le referme d'un air tranquille, dit aux gens de la maison qu'il a réussi à trouver ce qu'il cherchait, et, dès qu'il a mis le pied dehors, s'enfuit, dans la crainte d'être vu ou rencontré.

III

Peu après le départ du riche voisin, le surveillant arrive, accompagné de l'homme au riz.